

Proposition de corpus, classe de 3^{ème},

Entrée de culture littéraire et artistique « Se chercher, se construire : se raconter, se représenter ».

Texte 1 – Jean-Jacques ROUSSEAU, *Les Confessions*, Première partie, Livre premier (1712-1728), (édition posthume, 1782).

Dix mois après, je naquis infirme et malade ; je coûtai la vie à ma mère, et ma naissance fut le premier de mes malheurs.

Je n'ai pas su comment mon père supporta cette perte, mais je sais qu'il ne s'en consola jamais. Il croyait la revoir en moi, sans pouvoir oublier que je la lui avais ôtée ; jamais il ne m'embrassa que je ne sentisse à ses soupirs, à ses convulsives étreintes, qu'un regret amer se mêlait à ses caresses : elles n'en étaient que plus tendres. Quand il me disait : « Jean-Jacques, parlons de ta mère » je lui disais :
5 « Hé bien ! mon père, nous allons donc pleurer », et ce mot seul lui tirait déjà des larmes. « Ah ! disait-il en gémissant, rends-la moi, console-moi d'elle, remplis le vide qu'elle a laissé dans mon âme. T'aimerais-je ainsi si tu n'étais que mon fils ? » Quarante ans après l'avoir perdue, il est mort dans les
10 bras d'une seconde femme, mais le nom de la première à la bouche, et son image au fond du cœur.

Tels furent les auteurs de mes jours. De tous les dons que le Ciel leur avait départis, un cœur sensible est le seul qu'ils me laissèrent ; mais il avait fait leur bonheur et fis tous les malheurs de ma vie.

(...)

Je sentis avant que de penser : c'est le sort commun de l'humanité. Je l'éprouvai plus qu'un autre. J'ignore ce que je fis jusqu'à cinq ou six ans ; je ne sais comment j'appris à lire ; je ne me souviens que
15 de mes premières lectures et de leur effet sur moi : c'est le temps d'où je date sans interruption la conscience de moi-même. Ma mère avait laissé des romans. Nous nous mîmes à les lire après souper, mon père et moi. Il n'était question d'abord que de m'exercer à la lecture par des livres amusants, mais bientôt l'intérêt devint si vif que nous lisions tour à tour sans relâche, et passions les nuits à cette
20 occupation. Nous ne pouvions jamais quitter qu'à la fin du volume. Quelquefois mon père entendant le matin les hirondelles, disait tout honteux : « Allons nous coucher ; je suis plus enfant que toi. »

En peu de temps, j'acquis par cette dangereuse méthode, non seulement une extrême facilité à lire et à m'entendre, mais une intelligence unique à mon âge sur les passions. Je n'avais aucune idée des choses, que tous les sentiments m'étaient déjà connus. Je n'avais rien conçu, j'avais tout senti. Ces émotions confuses, que j'éprouvais coup sur coup, n'altéraient point la raison que je n'avais pas
25 encore ; mais elles m'en formèrent une d'une autre trempe, et me donnèrent de la vie humaine des notions bizarres et romanesques, dont l'expérience et la réflexion n'ont jamais bien pu me guérir.

Texte 2 - Stephan ZWEIG, *Le Monde d'hier, Souvenirs d'un Européen* - « le monde de la sécurité », (édition posthume 1944).

Stephan Zweig, né à Vienne en 1881, émigre au Brésil pour fuir le nazisme. Dans Le Monde d'hier, il « [rend] témoignage de [la] vie tendue, dramatique, riche en surprises » qui aura été celle de sa génération dans la Vienne et l'Europe d'avant 1914. « Le monde de la sécurité » est la première partie de l'œuvre : l'auteur y revient sur son enfance et son éducation.

Grâce à cette adaptation au système général de son temps, mon père pouvait passer dès l'âge de cinquante ans pour un homme très riche, même sur le plan international. Mais le train de vie de notre famille ne suivait que d'une allure fort hésitante cette augmentation toujours plus rapide de notre fortune. On se pourvut peu à peu de quelques commodités, on déménagea d'un petit appartement dans un plus grand, on retint pour les après-midi de printemps une voiture de louage, on voyagea en seconde classe avec un wagon-lit, mais ce n'est que dans sa cinquantième année que mon père s'accorda avec ma mère un mois d'hiver à Nice. Dans l'ensemble, l'attitude fondamentale qui consistait à jouir de sa richesse en la possédant et non pas en en faisant étalage demeura inchangée ; même devenu millionnaire, mon père ne fumait toujours pas de havanes mais ses simples Trabucos de régie – comme l'empereur François-Joseph ses virginies bon marché ; et s'il jouait aux cartes, il ne misait jamais que de petites sommes. Il persista inflexiblement dans sa retenue, dans son genre de vie confortable mais discret. Quoiqu'il fût infiniment supérieur à la plupart de ses collègues par son maintien, ses qualités sociales et sa culture – il jouait excellemment du piano, écrivait avec élégance et clarté, parlait le français et l'anglais-, il se déroba aux distinctions et aux charges honorifiques et, de sa vie, ne sollicita ou n'accepta aucun titre ni aucune dignité, bien qu'en sa qualité de gros industriel, on lui en offrît bien souvent. N'avoir jamais rien demandé, n'avoir jamais dû dire « s'il vous plaît » ou « merci », cette secrète fierté lui était plus chère que tout signe extérieur de distinction.

Or, il arrive inévitablement dans la vie de chacun un moment où, dans l'image de ce qu'il est, il rencontre de nouveau son propre père. Cette inclination à une vie toute privée et anonyme commence maintenant à se développer en moi, plus forte d'année en année, si contraire qu'elle soit à ma profession même qui, en quelque sorte, me contraint à rendre publics et mon nom et ma personne. Mais par la même secrète fierté, j'ai toujours décliné toute forme de distinction honorifique, je n'ai jamais accepté une décoration, ni un titre, ni la présidence d'aucune société, je n'ai jamais appartenu ni à une académie, ni à un comité, ni à un jury ; le simple fait de m'asseoir à une table officielle m'est un supplice, et la seule pensée d'avoir à présenter une requête, même en faveur d'un tiers, suffit à me dessécher la gorge avant que j'aie prononcé le premier mot. Je sais combien de telles inhibitions sont intempestives dans un monde où l'on ne peut demeurer libre que par l'astuce et la fuite, et où, comme le disait sagement notre père Goethe, « les décorations et les titres vous évitent bien des bourrades dans la cohue. » Mais c'est mon père en moi et sa secrète fierté qui me font reculer et je ne saurais leur résister : car c'est à lui que je dois ce que j'éprouve peut-être comme mon seul bien assuré, le sentiment de liberté intérieure.

Texte 3 - Annie ERNAUX, *La Place*, éditions Gallimard, 1983.

Dans La Place, œuvre composée après le décès de son père, Annie Ernaux raconte au fil de ses souvenirs la vie de son père et surtout la distance qui se creuse peu à peu entre eux.

Devant la famille, les clients, de la gêne, presque de la honte que je ne gagne pas encore ma vie à dix-sept ans, autour de nous toutes les filles de cet âge allaient au bureau, à l'usine ou servaient derrière le comptoir de leurs parents. Il craignait qu'on ne me prenne pour une paresseuse et lui pour

5 un crâneur. Comme une excuse : « On ne l'a jamais poussée, elle avait ça dans elle. » Il disait que j'apprenais bien, jamais que je travaillais bien. Travailler, c'était seulement travailler de ses mains.

10 Les études n'avaient pas pour lui de rapport avec la vie ordinaire. Il lavait la salade dans une seule eau, aussi restait-il souvent des limaces. Il a été scandalisé quand, forte des principes de désinfection reçus en troisième, j'ai proposé qu'on la lave dans plusieurs eaux. Une autre fois, sa stupéfaction a été sans bornes de me voir parler anglais avec un auto-stoppeur qu'un client avait pris dans son camion. Que j'aie appris une langue étrangère en classe, sans aller dans le pays, le laissait incrédule.

15 A cette époque, il a commencé d'entrer dans des colères rares, mais soulignées d'un rictus de haine. Une complicité me liait à ma mère. Histoires de mal au ventre mensuel, de soutien-gorge à choisir, de produits de beauté. Elle m'emmenait faire des achats à Rouen, rue du Gros-Horloge, et manger des gâteaux chez Périer, avec une petite fourchette. Elle cherchait à employer mes mots, flirt, être un crack, etc. On n'avait pas besoin de lui.

20 La dispute éclatait à table pour un rien. Je croyais toujours avoir raison parce qu'il ne savait pas *discuter*. Je lui faisais des remarques sur sa façon de manger ou de parler. J'aurais eu honte de lui reprocher de ne pas pouvoir m'envoyer en vacances, j'étais sûre qu'il était légitime de le faire changer de manières. Il aurait peut-être préféré avoir une autre fille.

Un jour : « les livres, la musique, c'est bon pour toi. Moi, je n'en ai pas besoin pour vivre. »

25 Le reste du temps, il vivait patiemment. Quand je revenais de classe, il était assis dans la cuisine, tout près de la porte donnant sur le café, à lire *Paris-Normandie*, le dos voûté, les bras allongés de chaque côté du journal étalé sur la table. Il levait la tête : « Tiens, voilà la fille.

-Ce que j'ai faim !

-C'est une bonne maladie. Prends ce que tu veux. »

Heureux de me nourrir, au moins. On se disait les mêmes choses qu'autrefois, quand j'étais petite et rien d'autre.

30 Je pensais qu'il ne pouvait plus rien pour moi. Ses mots et ses idées n'avaient plus cours dans les salles de français ou de philo, les séjours à canapé de velours rouge des amies de classe. L'été, par la fenêtre ouverte de ma chambre, j'entendais le bruit de sa bêche aplatissant régulièrement la terre retournée.

J'écris peut-être parce qu'on n'avait plus rien à se dire.

35

Texte 4 – Nathalie SARRAUTE, *Enfance*, Gallimard, 1983.

Enfance rassemble les souvenirs des onze premières années de Nathalie Sarraute. Le livre est écrit sous la forme d'un dialogue de l'auteure avec elle-même.

Je me promène avec mon père... ou plutôt il me promène, comme il le fait chaque jour quand il vient à Paris. Je ne sais plus comment je l'ai rejoint... quelqu'un a dû me déposer à son hôtel ou bien à un endroit convenu... il est hors de question qu'il soit venu me chercher rue Flatters... je ne les ai jamais vus, je ne peux pas les imaginer se rencontrant, lui et ma mère....

5 Nous sommes passés par l'entrée du grand Luxembourg qui fait face au Sénat et nous nous dirigeons vers la gauche où se trouvent le Guignol, les balançoires, les chevaux de bois...

Tout est gris, l'air, le ciel, les allées, les vastes espaces pelés, les branches dénudées des arbres. Il me semble que nous nous taisons. En tout cas de ce qui a pu être dit ne sont restés que ces mots que j'entends encore distinctement : « Est-ce que tu m'aimes, papa ?... » dans le ton rien d'anxieux, mais
10 quelque chose qui se veut malicieux... il n'est pas possible que je lui pose cette question d'un air sérieux, que j'emploie ce mot « tu m'aimes » autrement que pour rire... il déteste trop ce genre de mots, et dans la bouche d'un enfant...

-Tu le sentais vraiment déjà à cet âge ?

15 -Oui, aussi fort, peut-être plus fort que je ne l'aurais senti maintenant...ce sont des choses que les enfants perçoivent mieux encore que les adultes.

Je savais que ces mots « tu m'aimes », « je t'aime » était de ceux qui le feraient se rétracter, feraient reculer, se terrer encore plus loin au fond de lui ce qui était enfoui... Et en effet, il y a de la désapprobation dans sa moue, dans sa voix... « Pourquoi me demandes-tu ça ? » Toujours avec une nuance d'amusement... parce que cela l'amuse et aussi pour empêcher qu'il me repousse d'un air mécontent, « Ne dis donc pas de bêtises »... j'insiste : Est-ce que tu m'aimes, dis-le moi. –Mais tu le
20 sais... -Mais je voudrais que tu me le dises. Dis-le, papa, tu m'aimes ou non ? ... sur un ton, cette fois, comminatoire et solennel qui lui fait pressentir ce qui va suivre et l'incite à laisser sortir, c'est juste pour jouer, c'est juste pour rire... ces mots ridicules, indécents : « Mais oui, mon petit bêta, je t'aime. » Alors il est récompensé d'avoir accepté de jouer à mon jeu... « Eh bien, puisque tu m'aimes, tu vas me
25 donner... » tu vois, je n'ai pas songé un instant à t'obliger à t'ouvrir complètement, à étaler ce qui t'emplit, ce que tu retiens, ce à quoi tu ne permets de s'échapper que par bribes, par bouffées, tu pourras en laisser sourdre un tout petit peu... « Tu vas me donner un de ces ballons... -Mais où en vois-tu ? –Là-bas... il y en a dans ce kiosque... »

30 Et je suis satisfaite, j'ai pu le taquiner un peu et puis le rassurer... et recevoir ce gage, ce joli trophée que j'emporte, flottant, tout bleu et brillant au-dessus de ma tête, retenu par un long fil attaché à mon poignet.

Document 5 – Riad SATTOUF – *L'Arabe du futur* tome 2 - « Une jeunesse au Moyen Orient (1984-1985) », chapitre 5 (extrait), Allary Editions, 2015.

Riad SATTOUF naît le 5 mai 1978 à Paris. Fils d'une bretonne et d'un syrien, il raconte dans *L'Arabe du Futur* sa jeunesse dans la Syrie d'Hafez Al-Assad. Dans ce chapitre, le premier du tome 2, l'auteur évoque ses débuts à l'école.





J'expliquai à mon père que la maîtresse m'avait demandé d'avoir une collerette et un béret pour le lendemain.

Je pensais pas que c'était obligatoire... Mais là il est trop tard pour aller les acheter... Tu les auras après-demain...

Mais... Mais si elle me tape avec son bâton parce que je les ai pas...

Je vois pas l'intérêt éducatif qu'il y aurait à taper les enfants pour une raison aussi nulle!

Si tu lui expliques gentiment que ton père n'a pas eu le temps d'aller au magasin, je t'assure qu'elle comprendra.

Je le suppliai de me laisser aller les acheter moi-même.

Au village, faire claquer sa bouche en fermant les yeux signifiait "non".

NT!

Ha ha, tu es mignon, tu es comme moi à ton âge, j'avais toujours peur de tout et de rien.

T'en fais pas, il t'arrivera rien.